

A. M. W. CHAPMAN

(HUITAIN INÉDIT)

Ami, je suis charmé que deux bardes de France
Vous aient tendu le bras par dessus l'océan,
Que Blanchemain, Hugo, ces cœurs pleins d'éloquence,
Aient répondu de suite à votre noble élan !

Moi qui prête toujours à vos chants mon oreille,
Qui m'enivre souvent aux flots de l'art divin,
Qui des sons de mon luth quelquefois vous réveille,
Je me joins à ces cœurs pour vous serrer la main !

J. B. Cravette

17 novembre 1881.

CHRONIQUE DE CAMPAGNE

Aimables lecteurs, bienveillantes lectrices du MONDE ILLUSTRÉ.

SAUT à tous d'une copain fidèle, d'une chroniqueuse d'un nouveau ton ! Mon titre vous dit ma position, et je voudrais bien que ce fut aussi la vôtre : il fait si bon être à la campagne, par la température qui règne à présent dans nos climats. Je le redirais sur mille tous, si je ne craignais de fatiguer déjà mon monde. D'ailleurs, je ne veux pour preuve de mon assertion que le nombre considérable de touristes citadins que les bateaux débarquent, chaque jour, sur nos rives agrestes, que la vapeur vient déposer au milieu de nos champs en floraison.

Ces pauvres déshérités de la famille humaine—en voyant un citadin en vacance, on se croit presque permis de le nommer ainsi—avec quelle satisfaction ne respirent-ils pas, n'aspirent-ils pas, en arrivant, le grand air de la campagne qui vient inonder leur figure, enivrer tous leurs sens ? Leur teint hâve, leur face décolorée de *citoyen* s'embellit et renaît sous l'action bienfaisante des senteurs douces et virginales de la campagne.

Comme le disait si bien M. Leon Ledieu, dans un de ses derniers *Entre-Nous*, il y a beaucoup à dire et plus encore à souffrir des "odeurs de Montréal" — imitation de Louis Veillot—en sens inverse, je répète, à mon tour, qu'il y a beaucoup à dire et plus encore à bénéficier des parfums des champs, des douceurs de la campagne. Il faut voir un peu ce qu'en pensent ces bons Montréalais, parents et amis, que nous recevons à bras ouverts, et qui viennent se délasser au sein de leurs familles rurales, des longs mois d'une séquestration métropolitaine. Il faut leur demander, dis-je, avec quel contentement ils échangent leurs joies vieillies de la ville pour nos humbles plaisirs champêtres, simples, mais toujours nouveaux ; le plaisir qu'ils prennent dans une belle partie de pique-nique, dans une expédition de pêche non moins intéressante, dans une course souvent sans but à travers champs, à travers bois, dans un sommeil réparateur pris à l'abri d'un feuillage discret, de ces berceaux naturels que plus d'une lectrice, dirais-je même, d'un lecteur, connaît et aime autant que moi ; dans un tour sur l'eau, le soir, lorsque la vague berce mollement notre léger canot et qu'une suave brise, comme un souffle embaumé des rivages déserts, nous prodigue ses doucereuses caresses.

Oui, nos visiteurs les affectionnent, ces doux plaisirs, et tant d'autres encore que l'on peut goûter tous, mais qu'on ne peut pas tous énumérer.

A propos de visites et de visiteurs, je veux, pour mes bonnes lectrices surtout, mentionner une visite, parler d'une visiteuse qui nous a causé l'autre jour une bien agréable surprise, et nous a laissé d'elle une bien douce impression. N'est-ce point, en effet, une belle et agréable surprise que de voir arriver, de la ville à la campagne, une bonne et chérie grand-maman qui, à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans et quelques mois, est encore assez alerte, assez entreprenante pour faire un voyage d'une vingtaine de lieues et venir nous visiter ? Aussi, quelle joie dans la famille de recevoir cette bien-aimée grand-mère ! Quelles fêtes, quelles démonstrations ne pouvait-on pas lui prodiguer ! Et ses nombreux amis d'accourir, même des campagnes environnantes, de venir avec ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, lui présenter leurs hommages tant respectueux qu'affectueux.

Quelle charmante causeuse, quelle narratrice intéressante que cette aïeule aimée ! Le grand âge semble n'avoir fait que développer toujours de plus en plus ses étonnantes facultés. Le soir, quand la famille s'était réunie, que de plaisir à lui faire narrer les anciens récits du foyer, à lui faire rappeler des souvenirs vieux d'un demi-siècle et plus ! Puis c'est si bon le baiser d'une aïeule vénérable. LECTRICES, oh ! vous est-il donné d'en savourer ainsi toutes les douceurs ? Que vous en goûtiez encore les plaisirs ou que la mort vous ait ravi ces charmes, vous ne pouvez refuser de vous unir à moi pour souhaiter longue vie à celle qui doit faire longtemps les délices d'une famille bien-aimante et bien-aimée.

Tiens, emportée par ma vive ardeur sur le terrain brûlant du sentiment, je ne remarquais pas que le cadre de mon petit entretien s'élargit à vue d'œil, au point de dépasser bientôt les modestes proportions que je lui assignais d'abord. Je ne veux plus dire que quelques mots pour terminer, et je les emploierai à expliquer mon entrée en scène. Vous le constaterez, amies lectrices, j'arrive avec un genre tout nouveau, tout frais importé de la campagne, dont il a gardé le nom, sans en conserver les saveurs ; aussi, je vous prie de pardonner d'avance à ma témérité, si vous ne trouvez pas dans cet article tout le joli qu'offrirait peut-être un article de ville. Je suis *campagnarde*

C'est ainsi que d'apôtre on devient saltimbanque.

. J'ai entendu dire que des réformes importantes allaient être faites dans l'organisation du Conseil des Arts et Manufactures et dans le système d'études adopté jusqu'à présent.

Sans m'occuper de politique (car tout touche à la politique), je crois ne pas trop m'avancer en disant que j'ai appris cette nouvelle avec le plus grand plaisir, et, puisque l'occasion s'en présente, je me permettrai d'exprimer un vœu, c'est que l'on supprime complètement la méthode Smith, que nous sommes les derniers à suivre pour l'enseignement du dessin.

Cette méthode n'a jamais donné de résultats sérieux, et je crois que chaque pays doit avoir son système propre, national, et en rapport avec les goûts et les aptitudes du peuple auquel il est destiné.

Il est absurde d'emprunter aux Américains, quand ceux-ci vont puiser en Europe les connaissances qui leur sont indispensables, et il est plus simple d'adopter un système vraiment national en choisissant des exemples que l'élève connaît.

Je ne sais ce que l'on fera, mais j'espère que les membres du Conseil des Arts et Manufactures suivront l'avis des personnes qui se connaissent en pareille matière, comme les principaux et professeurs des écoles de notre province.

. Et si je vous parle ainsi, c'est que j'ai sous les yeux une Méthode qui me semble réunir les conditions voulues, la *Méthode Nationale de dessin*, de M. E. M. Templé, professeur de dessin à l'Académie Commerciale du Plateau.

Cette méthode a été soumise à l'étude de personnes compétentes et a été approuvée sans opposition.

Parmi les signatures que je lis au bas de documents en faveur de la méthode Templé, je citerai les suivantes, M. E. Archambault, L. N. Bégin, A. H. B. Verreau, A. D. Lacroix, H. O. Doré, L. A. Primeau, P. L. O. Donaghue, J. E. Anderson, Ed. Gauvin, etc., etc. tous les commissaires des écoles catholiques de Montréal, tous les inspecteurs d'écoles catholiques etc., etc.

Le Conseil de l'institution publique lui-même l'a approuvée, me dit-on.

Pourquoi alors, ne pas lui donner la place de la méthode Smith ?

Je vous ai donné l'opinion des professeurs, c'est à dire des personnes qui savent ce que c'est que l'enseignement et qui raisonnent au point de vue pédagogique. Voulez-vous maintenant celle d'un artiste.

Voici l'avis de M. Gaston Roulet, que je trouve dans une lettre adressée à M. Templé :

..... J'ai lu et regardé votre ouvrage (*Méthode Nationale de Dessin*) avec la plus grande attention et je vous en fais mes meilleurs compliments.

C'est très suffisamment complet pour donner à de jeunes élèves les premiers éléments de dessin, et en France, dans nos écoles et nos ateliers, nous ne procédons pas autrement, pour habituer très rapidement les jeunes gens à attaquer l'étude du plâtre et ensuite la nature vivante.

Je ne doute pas que votre méthode de dessin n'ait beaucoup de succès dans ce pays, si Français de cœur.

Donc, accord parfait, comme vous le voyez entre les professeurs et les artistes, et le fait est assez rare pour être noté.

Comme cette question d'enseignement du dessin nous intéresse tous, je vous tiendrai au courant des réformes qui vont s'opérer.

Leon Ledieu

Le véritable moyen de bien jouir d'un bonheur, c'est de l'associer à un autre bonheur.—PROSPER MÉRIMÉE.

Ce n'est jamais que par le sentiment qu'on arrive à l'unanimité d'opinion parmi les hommes.—Mme DE STAEL.

Ce qui nous rend très mauvais, c'est que personne n'examine sa vie ; nous pensons à ce que nous avons à faire, et encore y pensons-nous rarement ; nous ne pensons pas à ce que nous avons fait.—SÉNÈQUE.

dans l'âme, et ma petite prose ne peut que s'en ressentir. Puissent seulement tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ montrer autant d'indulgence pour m'endurer que je ressens d'intime plaisir à m'adresser à un chacun d'entre eux.

D'ailleurs, compatissants lecteurs, obligez les lectrices, je vous laisse à espérer ce que je pense bien moi-même : c'est que ma collaboration ne sera pas de longue durée, et que le présent article sera à la fois mon coup d'essai... et mon coup de mort.

J'apporte le concours—passager au moins—d'une plume du sexe faible, juste au moment où plusieurs charmantes collaboratrices semblent vouloir disparaître de la scène littéraire, qu'avait mise gracieusement à leur disposition la direction du MONDE ILLUSTRÉ, et d'où elles tenaient sous le charme leur public intéressé. En effet, je constate : depuis déjà longtemps Reine ne nous sert plus de ces écrits poignants, écrits exquis et délicats, où, sous les traits d'une plume virile, perceait la femme philosophe ; Angéline se fait rare de plus en plus, bien qu'on l'ait entrevue, une fois encore avec plaisir, dans un splendide "Rappel à la vie," adressé à un de nos poètes nationaux ; Ninette, après nous avoir intéressés, égayés pendant longtemps, nous annonçait l'autre jour, sans plus de façon, qu'elle allait nous fausser compagnie, qu'elle allait incontinent rentrer sous tente, sans s'arrêter un peu pour recevoir au moins l'expression de nos regrets ; mais, il y a encore Marguerita qui nous délaisse, Marguerita qui, pour ne nous avoir donné toujours que de courts échantillons de son savoir et de son pouvoir, n'en a pas moins marqué son passage par plus d'un trait d'esprit, tombé d'une plume toujours trop rapide.

Mais c'est Hermance surtout, dont je déplore, moi, l'abandon. Je dis abandon, mais je n'ose croire qu'elle aurait renoncé à nous régaler encore de ces correspondances, *troupeaux loquaces*, quelquefois, mais toujours intéressantes qu'elle savait si bien nous amener à point. Le dernier entrefilet qu'elle a signé semblait de mauvais augure : il m'avait donné à craindre. Je déplorais surtout cette sortie contre Ninette. Non, Hermance toujours si bonne n'a point voulu froisser Ninette, en la taxant de curiosité ! Ce défaut-là, nous l'avons toutes hélas ! pauvres filles d'Ève ! Hermance, vous ne l'ignorez pas. Vous paraissez lui faire un reproche de vouloir s'immiscer dans des secrets entre deux collaboratrices, lorsqu'elle n'a fait que nommer Hermance et Marguerita ; mais, si c'est vous, mesdames, il n'y a point de mal dans le fait de Ninette qui semble s'intéresser à votre sort. La courtoisie toute fraternelle de vos rapports antérieurs semblait presque l'autoriser à s'informer de vous deux à la fois, et c'est ce qu'elle a fait. Y a-t-il mal à cela ? D'ailleurs, je suis certaine que Marguerita n'en voudra pas à cette chère amie, et vous non plus, n'est-ce pas, Hermance ? Cette pauvre Ninette, je n'oserais pas tenter de la défendre contre votre colère, Hermance, mais je vous sais trop bonne et trop loyale pour avoir voulu lui lancer le reproche jusque dans sa retraite. Elle peut revenir encore, qui sait ? Pourquoi la démissionner ?

Pardonnez-moi maintenant de cette appréciation que je devais à la réserve de Ninette, de cet appel à la bonne foi bien reconnue d'Hermance.

Je vous prie de voir en moi, toutes deux, ainsi que vos dignes et aimables collaboratrices, Reine, Marguerita et Angéline, moins une ambitieuse rivale qu'un disciple de circonstance, bien humble et bien dévoué. Croyez-moi toutes cinq, je vous admire de trop bas pour tenter d'atteindre jusqu'à vous.

Toutefois, vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de me croire votre affectueuse amie,

LISA.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir un joli volume contenant des récits de voyages, de chasse et de pêche, etc., par M. J. U. Gregory, chef du bureau du ministre de la marine, à Québec, et traduit de l'anglais par M. Alphonse Gagnon.

Ces récits abondent en traits amusants et d'une foule de renseignements. L'ouvrage entier est d'un intérêt soutenu, et nous en conseillons la lecture à tous les amateurs de livres à la fois utiles, intéressants et agréables.

LA CHASSE A L'OURS

(Voir gravure)

Maintenant que le buffalo a disparu, l'ours grizzly est, à l'exception de l'élan, notre plus grand gibier, et la chasse de cet animal dans ses repaires au milieu des Montagnes-Rocheuses est sans aucun doute la plus excitante, la plus hasardeuse, et somme toute, c'est le plus grand sport qu'offre notre continent.

La meilleure époque pour le chasser est l'automne, car l'animal est sur le point de s'hiverner, et sa peau ne vaut pas grand chose en été.

On le chasse tantôt à l'affût, tantôt avec des trappes, mais la nouvelle méthode en faveur est celle des *cowboys* du Wyoming et du Manitoba et dont on peut se rendre compte par notre gravure.

Le lazzo est l'arme favorite, et il arrive souvent que l'on prend ainsi des ours pesant plus de mille livres.

Un bon vieux à l'article de la mort. Le prêtre, l'exhortant : " Mon enfant, savez-vous ce qu'il faut faire pour se sauver ? " Le moribond : " Cou- rir, parbleu ! "